STÉPHANE MOSÈS, RÊVES DE FREUD

Thierry Longé

Érès | « Essaim »

2012/1 n° 28 | pages 221 à 228

ISSN 1287-258X
ISBN 9782749232096
DOI 10.3917/ess.028.0221

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.info/revue-essaim-2012-1-page-221.htm

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.
© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

© Érès | Téléchargé le 12/02/2023 sur www.cairn.info (IP: 54.204.255.22)

Stéphane Mosès
Rêves de Freud[1]

Thierry Longé

Les six lectures que nous propose la collection « L'infini » sont un hommage de l'éditeur à un auteur récemment disparu et celui d'un fils, Emmanuel Mosès, le traducteur, à son père. Récollection d'essais écrits par ce lecteur passionné d'une œuvre qu'il ne cessait de relire. Cette stricte position de lecteur lui donne sans doute une liberté sensible face au texte, qui ne va pas sans quelque licence – nous y reviendrons – en revendiquant la nécessaire accessibilité que des traductions trop littérales affecteraient.

Le titre ambigu est trompeur. Si le rêve occupe bien une place éminente parmi les lectures ici offertes, il n'est pas le tout, loin s'en faut, du propos de l'auteur de ces différents essais et commentaires. Qu'on en juge : ici, dans *Les présupposés épistémologiques de la psychanalyse*[2], c'est la prétention à la vérité de la psychanalyse ; là, l'origine des rêves dans *L'index culturel de « L'interprétation des rêves*[3] », puis la rationalité psychanalytique dans *Non vixit* : « *Vous m'avez rarement compris* », la fonction d'une citation de Heine dans *L'interprétation des rêves* de Freud[4], et le concept de nature chez Freud dans *Nature, nature, quand Freud rêvait de Goethe*[5], suivi de l'identité

1. S. Mosès, *Rêves de Freud. Six lectures*, préface de Julia Kristeva, traduit par Emmanuel Mosès, Paris, Gallimard, coll. « L'infini », 2011.
2. Essai paru initialement en allemand sous le titre « Über die erkenntnistheoretischen Voraussetzungen der Psychoanalyse », dans *Sigmund Freud, Einführung in die Psychoanalyse*, 1915, Hambourg, Europaïsche Verlaganstalt, coll. « Eva Reden », n° 13, en 1994.
3. Essai paru en anglais sous le titre « The cultural index of Freud's interpretation of dreams », dans David Shulman et Guy G. Stroumsa (sous la direction de), *Dream Cultures. Explorations in the Comparative History of Dreaming*, Oxford, Oxford University Press, 1999, 325 p.
4. Essai paru en allemand dans Sigrid Weigel (Hg.) : *Heinrich Heine und Sigmund Freud. Die Enden der Literaturund die Anfänge der Kulturwissenschaft*, Berlin, Kadmos, 2010.
5. Essai paru en allemand, « "Natur ! Natur !" Sigmund Freuds Goethe-Traum », dans *Goethe und das Zeitalter der Romantik*, Hrsg. von Walter Hinderer, Würzburg : Königshausen und Neumann, 2002, p. 231-241.

© Érès | Téléchargé le 12/02/2023 sur www.cairn.info (IP: 54.204.255.22)

juive dans *Esquisse d'une anatomie du « Witz*[6] », et, pour clore le volume, les fondements psychanalytiques originels de la pensée logique dans *Freud – « La négation » (« Die Verneinung »)*[7].

Si l'on veut se persuader de cette fonction de passeur qu'occupa Stéphane Mosès et que Julia Kristeva nomme en hors-d'œuvre à ce recueil d'essais, il conviendrait d'engager la lecture de cet opuscule par ce dernier jalon. Ce commentaire de l'essai de Freud est la transcription de l'enregistrement d'un séminaire donné à l'ENS de Paris, en février 1995. En le situant ainsi, l'éditeur y a vu sans doute l'occasion d'un balancement éditorial avec le premier essai consacré à l'oralité freudienne dans la première conférence du cycle de l'*Introduction à la psychanalyse*. Avec cette transcription nous sommes immédiatement sensible, voire séduit, par cette transmission orale du texte y compris dans ses repentirs et ses approximations, ses erreurs mêmes, mais aussi l'adresse au public, le studieux de l'atmosphère, le feutré du discours qui laisse entendre le bruissement des pages que l'on tourne et retourne. Car le passeur est passeur de texte, et ici le bref freudien, dont l'amplification posthume ne semble pas avoir de limite, se prête particulièrement à l'exercice de la lecture publique et à son commentaire.

Quarante ans après Hyppolite et Lacan, au même lieu, après la révérence obligée et la modestie de circonstance, Stéphane Mosès s'autorise l'exercice exégétique et critique de ce qu'il considère comme l'étude par Freud *des fondements psychanalytiques originels de la pensée logique*. Fondements psychanalytiques, insiste-t-il, comme pour se démarquer de l'emprise des deux commentaires qui l'ont ici précédé : le terreau, c'est ainsi qu'il nous parle, le terreau dont il va être question pour l'enracinement de la pensée logique n'est ni mythique ni métaphysique, mais décidément psychanalytique. Une seule méthode, ici modeste et ironique : lire, mais *lire de très près*, c'est-à-dire au ras du texte, pas à pas et du pas du passeur.

La lecture ici n'est pas de combat, elle est un combat devant *l'un des textes les plus difficiles que Freud ait écrits* et que Mosès aborde *via* la traduction de Jean Laplanche confrontée à l'original. Il n'est pas tendre avec le parti pris littéral qu'on trouve dans celle-ci comme ailleurs : « C'est probablement par respect vis-à-vis du texte freudien, mais malheureusement, le résultat obtenu est un français totalement bizarre et pas idiomatique. Cela veut dire qu'on n'y comprend rien » (p. 158). Les exemples viendront

6. Essai paru initialement en italien : « Anatomia del Witz ebraico », dans *Reflessioni e provocazioni*, vol. IV, 1998, puis en allemand dans *Das Jerusalemer Heine-Symposium*, « Deollingund Galitz », 2001, et en français dans *L'infini*, n° 108, Paris, Gallimard, 2009. On peut s'interroger sur la disparition du qualificatif *ebraico* dans le titre ici publié.
7. Séminaire enregistré en français en 1995 à l'ENS d'Ulm et retranscrit tel quel.

© Érès | Téléchargé le 12/02/2023 sur www.cairn.info (IP: 54.204.255.22)

émailler l'intervention et le courroux affiché cède vite le pas à la malice pour se faire leçon : *il faut traduire idiomatiquement.*

Deux exemples : « *Einfälle* en allemand, évidemment, c'est "une idée qui nous vient", mais en français c'est bizarre, une "idée incidente". "*Einfälle*" est une idée qui vous vient ; elle n'est pas particulière. Je comprends bien qu'étymologiquement "incidente" dérive de "tomber", "casus", etc. Mais je crois qu'il faut traduire d'une façon plus *vivante* » (p. 160).

Puis le second : « Dans la phrase suivante, nous comprenons d'emblée que le terme *Abweisung* ne signifie pas "renvoi". *Abweisung*, on peut bien sûr le traduire ainsi, mais je crois que dans le cas présent, c'est plutôt le refus. Enfin, cette traduction est peut-être approximative, mais elle me semble en même temps plus *juste* » (p. 161). Voilà, juste et vivante la traduction pour que juste et vivante soit la lecture, comme est juste et vivante l'écriture de Freud, avec son incontournable présence dans le dialogue qu'il engage avec son lecteur, comme il le faisait avec son analysant.

Les livres qu'on lit valent souvent autant par leurs défauts que par leurs qualités. À dire le vrai, je m'étais procuré l'objet surtout pour y lire l'article que Mosès consacre au célèbre rêve *Non vixit*[8]. Il s'agit là en fait d'un article posthume, l'auteur est décédé trois ans avant sa parution. L'aurait-il publié en l'état de son vivant, on peut en douter, il se serait bien trouvé sur son chemin un freudien pur sucre pour lui signaler la coquille sur laquelle il s'appuyait pour bâtir son travail. Alors pourquoi l'avoir publié d'abord en allemand, puis traduit en français de la sorte pour l'occasion de cette publication ? Hommage posthume, dommage. N'y avait-il donc pas de *freudologue* disponible chez Gallimard pour corriger les épreuves du traducteur et constater l'impossibilité d'une telle parution sans commentaire ? Bref, il faut un commentaire.

Quelques hypothèses et constatations tout d'abord.

La publication allemande en août 2010 est vraisemblablement la suite ordinaire d'un colloque qui s'est tenu du vivant de l'auteur, sous la direction de Sigrid Weigel et intitulé *Heine und Freud. Die Enden der Literatur und die Anfänge der Kulturwissenschaft*[9]. Quelque chose comme « Heine et Freud. Les fins de la littérature et les débuts de la science de la culture » (on sait la difficulté de rendre en français *Kulturwissenschaft*), où sont regroupées, en six sections, seize interventions dont celle de Mosès, inscrite, elle, dans la première : *Vernunft und Affekt*, « Raison et affect ». Son titre :

8. Non vixit : « Vous m'avez rarement compris », sur la fonction d'une citation de Heine dans *L'interprétation des rêves* de Freud.
9. Il eut vraisemblablement lieu en 2006, conjonction du 150e anniversaire de la mort de Heinrich Heine et de la naissance de Sigmund Freud, un an avant le décès de Mosès, puisque l'argument central de ce questionnement constate que le poète quitte la scène l'année même où celui qui va bouleverser les sciences de la culture y fait son entrée : 1856-2006.

© Érès | Téléchargé le 12/02/2023 sur www.cairn.info (IP: 54.204.255.22)

« Selten habt Ihr mich verstanden » Zur Funktion eines Heine-Zitats in Freuds Traumdeutung[10].

L'éditeur et le traducteur ont décidé de modifier le titre de l'intervention de Mosès :

Non vixit :
« Vous m'avez rarement compris »
SUR LA FONCTION D'UNE CITATION DE HEINE
DANS *L'INTERPRÉTATION DES RÊVES* DE FREUD

Je reproduis au plus près la graphie employée pour marquer la place du *Non vixit* modifiant radicalement le titre original, sans doute pour mieux l'intégrer au titre de l'ensemble : *Rêves de Freud*. Dans les hauts des pages impaires de l'article, le renvoi au titre s'écrit de la sorte : *« Non vixit »* : « Vous m'avez rarement compris. » L'éditeur a-t-il voulu faire équivaloir les deux formules, le deux-points deviendrait-il signe d'égalité, d'équivalence, ou d'équilibre ? Et pour quel motif l'un est-il traduit et l'autre pas, ce qui, si cela avait été fait, donnerait cette forme énigmatique : « Il n'a pas vécu » : « Vous m'avez rarement compris », mais alors qui n'a pas vécu ? Quoi qu'il en soit, *via* le *non vixit* la présence de Freud précède celle de Heine désormais.

Dans le corps de l'article on trouve deux traductions différentes du poème de Heine cité par Freud, mais on peut difficilement croire que l'auteur ait, lui, donné deux versions du poème de Heine. De fait, la première est la citation reproduite à partir de la traduction de la *Traumdeutung* des *Œuvres complètes* – tome III-IV, la seconde est donc vraisemblablement du traducteur et c'est d'ailleurs celle-ci qu'il choisit pour titrer la traduction de l'article.

---

10. I. *Vermunft und Affekt* – Klaus Heinrich – Festhalten an Freud Eine Heine-Freud-Miniatur – zur noch immer aktuellen Rolle des Aufklärers Freud – Klaus Briegleb – "Ich bin der Sohn der Revolution" Zu Heinrich Heines – Poetik der Affekte – Stéphane Mosès – "Sleten habt Ihr mich verstanden" Zur Funktion eines Heine-Zitats in Freuds Traumdeutung.
II. *Zwischenrede – Schriftsteller zu Freud* – Georges-Arthur Goldschmidt – Freid übersetzen – Aris Fioretos – Noten zu einem Fuß.
III. *Athen und Jerusalem – die Religion(en) an der Schwelle von Literatur und Kulturgeschichte* – Sigrid Weigel – Zwei jüdische Intellektuelle unter "schlechtgetauften Christen" Zur kulturgeschichtlichen Deutung von Götterbildern bei Heine und Freud – Daniel Weidner – Notizenbuch des absoluten Geistes und entstellterText – Heine, Freud und die Bibel des 19 Jahrhunderts – Veronika Fuechtner – Moses lesen in Palästina : Heine Freud Zweig.
IV. *"Famillionär" – Der Witz und die Sprache des Unbewussten* – Andre Michels – Der jüdische Witz / Geist bei Heine und Freud – Stephan Braese – "Famillionär" Sprache und Bildung in Freuds Witz und seine Beziehung zum Unbewußten und Heines Bäder in Lucca – Suzanne Lüdemann – "Ganzwieseinesgleichen" Freud, Heine und Hirsch-Hyazinth – Uwe Wirth – Ironie und Komik Heines und FreudsTheorie der Dummheit.
V. *"Ende der Kunstperiode" – Autorpositionen zwischen Literatur und Wissenschaft* – Marianne Schuller – Erzählen Erzählen Passagen von Heine zu Freud – Esther Kilchmann – Ort der Gespenster Heines Entwurf einer Kulturgeschichte in – De l'Allemagne – Eva Geulen – Nachkommenschaften: Heine und Hegel zum Ende der Kunstperiode – Anne-Kathrin reulecke – "Stimmen der Vorzeit" Einfluss-Rede bei Heine und Freud.
VI. Collage von Klaus Briegleb.

© Érès | Téléchargé le 12/02/2023 sur www.cairn.info (IP: 54.204.255.22)

Si le traducteur a jugé bon de retraduire le poème de Heine, pourquoi s'est-il arrêté en si bon chemin et n'a-t-il pas retraduit l'ensemble du texte de Freud sur lequel s'appuie Mosès ? Après avoir repris la traduction du poème qu'en donnent les *Œuvres complètes*, c'est de celle-ci qu'il est fait usage quant au texte de Freud cité et commenté. Or il se trouve que ce n'est pas ce texte-là que l'auteur lit et commente. Et nous savons très précisément quelle version du texte de Freud Mosès lit et commente. Il s'agit de l'édition allemande de 1972 des *Studienausgabe* en dix volumes, dans lesquelles la *Traumdeutung* occupe le deuxième tome. Cette édition n'est pas une édition des œuvres complètes mais une édition de textes choisis et publiés thématiquement. Nous le savons parce que c'est la version du texte freudien en langue allemande qui présente une altération singulière dans la transcription du rêve *Non vixit*, à la page 409 de cette édition pour être précis.

Voici le texte original de l'énoncé du rêve :

> Fl. erzählt von seiner Schwester und sagt : In dreiviertel Stunde war sie tot, und dann etwas wie : Das ist die Schwelle.

C'est sur ce dernier terme que porte la coquille dans les *Sudienausgabe*. *Schwelle* y perd une lettre pour se métamorphoser en *Schwele.* Puis le texte du rêve se poursuit par :

> Da P. ihn nicht versteht, wendet sich Fl. an mich und fragt mich, wieviel von seinen Dingen ich P. denn mitteilt habe[11].

C'est autour de ce fragment du rêve que Mosès, sur les traces de Freud, souhaite montrer l'articulation entre le rêve et la citation, la logique qui conduit de l'un à l'autre.

> « Freud avait bien perçu que le déchiffrement stagnait (et cela vraisemblablement parce qu'il sentait que le noyau inconscient du rêve – par delà celui qu'il avait déjà atteint – lui échappait encore). Il se souvint alors d'un détail du rêve (une "chose intercalée sans importance"), auquel il n'avait jusque-là guère prêté attention. Il s'agit du passage où Fliess, qui vient de parler de la mort soudaine de sa sœur, ajoute l'étrange remarque suivante : "C'est le feu qui couve" *("Das ist die Schwele")*. Ce mot extrêmement rare *(Schwele)* est la forme substantivée du verbe "schwelen" qui veut dire brûler lentement. Ce terme semble d'autant plus absurde que Fliess vient d'affirmer le contraire, à savoir que sa sœur n'est pas décédée lentement mais "en trois quarts d'heure". Le rêve rapporte alors que Josef Paneth *n'a pas compris* cette phrase prononcée par Fliess dans le récit du rêve : "Comme P. ne le comprend pas." Ici surgit le motif central de l'interprétation, motif qui relie le contenu du rêve et la citation de Heine, nommément celui "du fait de ne pas comprendre, ou plus précisément ne pas être compris". »

11. Qu'on pourrait traduire ainsi : « Fl. parle de sa sœur et dit : elle est morte en trois quarts d'heure, et puis quelque chose comme : c'est le seuil. Comme P. ne le comprend pas il se tourne vers moi et me demande combien de choses le concernant j'ai confiées à P. »

© Érès | Téléchargé le 12/02/2023 sur www.cairn.info (IP: 54.204.255.22)

Le lecteur qui se reporterait au texte tel qu'il est donné quelques pages avant n'y retrouvera bien sûr *ni feu qui couve, ni lente combustion*. Il faut s'y faire, l'usage non contextualisé des traductions *readymade* ne peuvent inclure les bévues qu'on introduit.

Mosès poursuit son dialogue avec le texte, mettant en lumière l'articulation entre l'incompréhension de l'énoncé du rêve et celle du poème *via* la querelle évoquée par Freud entre lui-même et son neveu John.

La transformation lexicale du *Schwelle* en *Schwele* ne porte pas ombrage, semble-t-il, à la sagacité du commentaire de Mosès. Dès lors, pourquoi s'y attarder aussi longuement à l'occasion de ce qui devrait être la recension d'un ouvrage ? C'est que le geste de Mosès a pour conséquence d'effacer un signifiant qui sous la plume de Freud n'apparaît qu'une fois et une seule dans l'ensemble de la *Traumdeutung*.

Les autres occurrences de *Schwelle* sont citationnelles :

– la première d'entre elles est relative à la méconnaissance du stimulus sensoriel objectif dans le rêve, ou ce que Freud nomme plus prosaïquement les rêves de réveille-matin, qu'il tire de l'ouvrage de F.W. Hildebrandt *Der Traum une seine Verwerthung für's Leben*[12] (Leipzig, 1875) ;

– la seconde est une citation du livre de Gustav Theodor Fechner, *Elemente der Psychophysik*[13] (Leipzig, 1889), introduisant le chapitre consacré aux particularités psychologiques du rêve. Il prend appui sur le texte de Fechner pour distinguer et isoler radicalement la scène du rêve.

En 1914, il emprunte les « subtiles observations » de Herbert Silberer, tirées de l'article « Symbolik des Erwachsens und Schwelle symbolik überhaupt » (Symbolique du réveil et symbolique du seuil en général), paru deux ans plus tôt dans le *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*.

Le terme prendra toute sa puissance d'image deux ans plus tard (1916) pour décrire le système de l'inconscient, se faisant alors proliférant dans

12. Freud cite trois rêves de réveille-matin de Hildebrandt tirés de sa propre expérience onirique. C'est dans le troisième qu'apparaît le mot *Schwelle,* dans l'expression *dieTürschwelle*, le seuil de la porte. OCF-P, p. 55-57, GW, p. 29-30.

13. Freud commente la II^e^ partie de l'ouvrage de Fechner relevant et s'appropriant alors le concept de seuil de conscience – *die Schwelle des Bewussteins* – qu'il va promouvoir ultérieurement pour construire la notion de refoulement sur le plan métapsychologique.
« Il estime, commente Freud, que ni le simple abaissement de la vie d'âme consciente au dessous du seuil principal – *Hauptschwelle* – ni le fait de retirer notre attention aux influences du monde extérieur ne suffisent à éclaircir les particularités de la vie de rêve par rapport à la vie de veille. Il suppose bien plutôt que la scène des rêves, elle aussi, est autre que celle de la vie de représentation vigile. Si la scène de l'activité psychophysique devait être la même pendant le sommeil et pendant la veille, alors le rêve ne pourrait être, à mon avis, que la continuation de la vie de représentation vigile, se situant à un degré inférieur d'intensité, et il devrait par ailleurs partager sa matière et sa forme. Mais il en va tout autrement. »

© Érès | Téléchargé le 12/02/2023 sur www.cairn.info (IP: 54.204.255.22)

cette allégorie que l'on pourrait intituler *Der Wächter und die Schwelle* – le gardien et le seuil[14].

Dans le rêve *Non vixit*, de l'absence d'association en rapport avec son usage nous ne pouvons que conjecturer la ou les raisons. Faut-il se rabattre sur ce point d'insondable auquel Freud renvoie lors de l'interprétation du rêve de l'injection faite à Irma ? « Jeder Traum hat mindestens eine Stelle, an welcher er unergründlich ist, gleichsam einen Nabel, durch den er mit dem Unerkannten zusammenhängt[15]. » Chaque rêve, explique-t-il, a au moins un point où il est insondable, en quelque sorte un ombilic par lequel il est en corrélation avec le non-connu. Freud va amplifier cette note de bas de page au chapitre de « L'oubli des rêves » : « Dans les rêves les mieux interprétés, on doit souvent laisser un point dans l'obscurité, parce que l'on remarque, lors de l'interprétation, que commence là une pelote de pensées de rêve qui ne se laisse pas démêler, mais qui n'a pas non plus livré de contributions supplémentaires au contenu de rêve. C'est alors là l'ombilic du rêve, le point où il repose sur le non-connu[16]. »

Faut-il alors faire de ce *seuil*, de ce *Schwelle*, dans ce rêve en forme de pièce de théâtre, le point d'obscurité ouvrant sur le *non-connu*, à l'image de cet espace duquel surgit le revenant Fleischl franchissant le seuil de la porte du laboratoire où se déroule la première scène du rêve ?

---

14. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, chap. XIX, « Résistance et refoulement », traduction S. Jankélévitch, Paris, Payot PBP, n° 6, 1965, p. 276. Les italiques montrent l'insistance du terme dans ce bref passage.
« La représentation la plus simple de ce système est pour nous la plus commode : c'est la représentation spatiale. Nous assimilons donc le système de l'inconscient à une grande antichambre, dans laquelle les tendances psychiques se pressent, tels des êtres vivants. À cette antichambre est attenante une autre pièce, plus étroite, une sorte de salon, dans lequel séjourne la conscience. Mais à l'entrée de l'antichambre, dans le salon veille un gardien qui inspecte chaque tendance psychique, lui impose la censure et l'empêche d'entrer au salon si elle lui déplaît. Que le gardien renvoie une tendance donnée dès le *seuil* ou qu'il lui fasse repasser le *seuil* après qu'elle a pénétré dans le salon, la différence n'est pas bien grande et le résultat est à peu près le même. Tout dépend du degré de sa vigilance et de sa perspicacité. Cette image a pour nous cet avantage qu'elle nous permet de développer notre nomenclature. Les tendances qui se trouvent dans l'antichambre réservée à l'inconscient échappent au regard du conscient qui séjourne dans la pièce voisine. Elles sont donc tout d'abord inconscientes. Lorsque, après avoir pénétré jusqu'au *seuil*, elles sont renvoyées par le gardien, c'est qu'elles sont incapables de devenir conscientes : nous disons alors qu'elles sont refoulées. Mais les tendances auxquelles le gardien a permis de franchir le *seuil* ne sont pas devenues pour cela nécessairement conscientes ; elles peuvent le devenir si elles réussissent à attirer sur elles le regard de la conscience. Nous appellerons donc cette deuxième pièce : système de la pré-conscience. Le fait pour un processus de devenir conscient garde ainsi son sens purement descriptif. L'essence du refoulement consiste en ce qu'une tendance donnée est empêchée par le gardien de pénétrer de l'inconscient dans le préconscient. Et c'est ce gardien qui nous apparaît sous la forme d'une résistance, lorsque nous essayons, par le traitement analytique, de mettre fin au refoulement. »
15. S. Freud, *Die Traumdeutung*, GW, *op. cit.*, p. 146, n. 2.
16. *L'interprétation du rêve*, OCF-P, *op. cit.*, p. 578.

© Érès | Téléchargé le 12/02/2023 sur www.cairn.info (IP: 54.204.255.22)

Le geste de Mosès, arrachant l'*L* du mot *Schwelle* sans autre motif que la reprise d'une coquille éditoriale puisque aucun autre principe ne semble le guider, pour inacceptable qu'il soit, participerait ainsi du silence associatif et interprétatif de Freud quant à l'irruption de ce mot dans le rêve. Mosès semble reproduire, pour le lecteur de l'article, en toute méconnaissance de son traducteur[17], le vacillement du rêve autour de l'alternative Vixit-Vivit du commentaire freudien.

17. Trois des articles, dont ce dernier, publiés sous le titre cité sont traduits de l'allemand par Emmanuel Mosès, poète et traducteur, fils de l'auteur. On retrouve en cette occasion caricaturale une des difficultés lancinantes des commentaires du texte freudien en langue française : le choix de la traduction de référence. Il trouve ici une de ses limites dont l'éditeur aurait dû sentir l'incongruité.

© Érès | Téléchargé le 12/02/2023 sur www.cairn.info (IP: 54.204.255.22)